

les employer directement à fumer les terres légères et sèches. Seulement, avant de s'en servir, il serait d'une sage pratique de les mélanger avec de la chaux fusée ou des cendres de bois, afin de les désacidifier. A défaut de chaux et de cendres, on arriverait au même résultat en les arrosant de purin, d'eau de lessive, d'eau de savon, ou en les mêlant pendant quelques semaines aux fumiers de la ferme.

Les eaux de lavage des féculeries et les résidus de pommes de terre, improprement désignés sous le nom de son, ont été employés avec succès à Trapes, par M. Dailly, il y a une dizaine d'années.— « Nous avons vu chez M. Dailly, écrit M. Fouquet dans son *Traité des engrais et amendements*, une pièce de terre qui, ne recevant depuis plusieurs années, que les eaux de féculeries comme engrais, avait acquis un haut degré de fécondité.

« On ne pouvait plus y cultiver les céréales, car elles versaient constamment, mais toutes les plantes potagères y réussissaient à merveille et donnaient de superbes produits. »

De son côté, Schewerz, dont le nom fait autorité, et à juste titre, a écrit dans ses *Préceptes d'Agriculture pratique* : — « Je connais des exemples de l'emploi immédiat des résidus de la fabrication d'eau-de-vie de pommes de terre. Un arpent qui avait déjà porté des pommes de terre deux années de suite, fut arrosé avec ces résidus étendus d'eau et planté une troisième fois en pommes de terre, et il produisit dans la proportion de 600 minots à l'arpent. Une pareille fumure doit convenir surtout à un sol léger et sablonneux. Mais, à cause des moineaux et des chenilles, qui sont très-avides des débris fermentés de la pomme de terre, il faut que cet engrais soit enfoui de suite. »

On assure que les cônes de houblon qui ont servi aux brasseurs, sont d'un bon effet sur les prés et les champs. Nous pouvons affirmer qu'il conviendrait spécialement aux houblonnières.

Les tourillons de brasseries, autrement dit les germes de céréales employées à la fabrication de la bière, fournissent un bon supplément d'engrais à l'orge et au froment. Mathieu de Dombasle l'employait, au printemps, dans la proportion de 30 à 40 minots par arpent.

Marc de raisins de pommes et de poires.

On donne le nom de marcs aux résidus des fruits, dont on a exprimé le jus par une forte pression pour en faire, par exemple, du vin ou du cidre. Ces marcs, en bonne justice et en bonne culture, doivent retourner aux vignobles et aux vergers qui se sont appauvris pour les produire. Les cultivateurs n'admettent pas toujours ce principe, mais d'aucuns pourtant l'admettent parfois. Ainsi,

dans les grands crus de la Côte d'Or, le marc des raisins est rendu à la vigne, et souvent même, cette vigne ne reçoit pas d'autre engrais ; cette restitution toute naturelle, toute rationnelle, a l'immense mérite, à nos yeux, de sauvegarder la délicatesse des vins. Les cultivateurs d'Argenteuil assurent que le marc de raisin est précieux pour les figuiers.

Les marcs de pommes et de poires qui ont servi à la fabrication du cidre ordinaire et du poiré, restent très-souvent sans emploi. Cette perte est d'autant plus regrettable qu'ils constituent l'engrais naturel des vergers. On les rebute, nous le savons parce qu'ils sont très-acides et que dans cet état, ils peuvent contrarier la végétation. La remarque est juste ; mais comme il est très-facile de détruire cette acidité, il nous paraît plus convenable de triompher de l'inconvénient que de reculer devant lui. Du moment que l'on voudra se donner la peine de mélanger les marcs de pommes et de poires ou avec de la chaux, ou avec des cendres de bois, ou avec des fumiers de ferme, on réussira certainement à corriger les défauts de cet engrais végétal. Ce conseil a été publié souvent, mais jusqu'à cette heure, il été suivi que de loin en loin.

Selon nous, le meilleur mode d'emploi des marcs ainsi préparés, serait de les enterrer au pied des arbres par un léger labour, aussitôt après la chute des feuilles. Il ne serait pas nécessaire de les étendre sur une large surface, attendu que les racines des arbres sont pour ainsi dire des drains naturels qui conduisent les liquides entre terre et bois, jusqu'à leurs extrémités.

Les fruits pourris sont un engrais au même titre que les marcs. Au lieu de les jeter dans la rue ou sur les fumiers, ce qui est plus convenable, on devrait, quand le nombre en vaut la peine, les mettre à part, les écraser un peu, les saupoudrer de chaux ou de cendres de bois, les arroser de temps en temps avec de l'eau de fumier, et s'en servir dans le courant de l'hiver, pour fumer les arbres du jardin ou du verger. Là, au moins, ces fruits pourris seraient à leur véritable place.

Feuilles mortes.

Les parties vertes de végétaux forment assurément de plus riches engrais que les parties sèches ou mortes. Quand on peut récolter les fougères au moment de leur fructification, le myrtilier en pleine végétation, les roseaux bien vivants, on aurait tort de ne pas le faire. Quand on a sous la main des débris de légumes très-frais on aurait tort également de ne pas les ajouter au compost du potager ; mais ce n'est point une raison pour dédaigner les débris morts qui, en fin de compte, ne sont pas sans valeur.

Commençons donc, vers la fin de l'automne, par ramasser avec soin les feuilles mortes qui nous appartiennent, et faisons-les pourrir en tas ou en fosse, en les arrosant de fois à autres avec des urines, des eaux de récurage ou des eaux grasses. En France, les connaisseurs savent bien que les feuilles pourries forment l'engrais par excellence des plantes délicates, et nous nous rappelons que Soutif, un nom connu des horticulteurs parisiens, l'affectonnait particulièrement pour ses fraisiers et ses treilles de chasselas. Dans le Westland, aux environs de La Haye, les jardiniers ont des composts de feuilles de dix-huit mois à deux ans, dont ils font le plus grand cas, et certes les jardiniers du Westland sont des modèles en Europe. Dans la Campine Belge, où les engrais sont préparés avec des soins merveilleux, les feuilles ou épingles de pins et de sapins sont très recherchées. Dans tous les villages, et derrière chaque maison, vous verrez une fosse maçonnée ou planchée, ou garnie de claies, dans laquelle les feuilles mortes de toute nature vont se mêler au fumier de chèvres, aux matières fécales, aux eaux sales et aux eaux de lessive et de savon.

Dans les diverses localités, où l'entèvement des feuilles des bois est permis ou toléré, les cultivateurs vont les ramasser avidement et en emplir des paillasses vides ou des chariots doublés de toiles. Ils en font litière aux bêtes ou bien ils mêlent ces feuilles au fumier, par couches alternatives, au moment de la mise en tas.

Les feuilles mortes n'ont pas, indistinctement, une même valeur ; celles du noyer sont considérées comme étant de mauvaise qualité, à cause de leur amertume très caractérisée. Cependant il y a lieu de supposer que si l'on avait la sagesse de les appliquer aux arbres qui les produisent, ceux-ci s'en trouveraient bien. Les feuilles de peuplier ne jouissent pas non plus d'une bonne réputation et passent pour être nuisibles aux prairies qu'elles recouvrent à l'automne. Sur ce point, tous les praticiens s'accordent. Donc, il y aurait pour eux double profit à les râtelier, à les mettre en tas, à les transformer en composts en leur adjoignant le purin, la cendre ou la chaux. En même temps qu'ils délivreraient le gazon d'une couverture nuisible, ils créeraient un engrais convenable.

Si nous nous en rapportons à ceux de nos savants qui établissent la valeur des engrais d'après la quantité d'azote qu'ils renferment, nous dirions nécessairement que les feuilles de chêne valent un peu moins que les feuilles de hêtre, puisque les premières contiennent un peu moins d'azote que les secondes. Nous aimons mieux nous en rapporter aux praticiens qui soutiennent justement le